Le « bien-être animal » existe-t-il ?

Jocelyne Porcher

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/3148>

DOI : 10.4000/economierurale.3148

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 5 janvier 2005

Pagination : 88-94

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Jocelyne Porcher, « Le « bien-être animal » existe-t-il ? », *Économie rurale* [En ligne], 285 | Janvier-février 2005, mis en ligne le 05 janvier 2007, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/3148> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/economierurale.3148>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Le « bien-être animal » existe-t-il ?

Jocelyne Porcher

NOTE DE L'ÉDITEUR

La question du bien-être animal et tous les concepts sociétaux qui en découlent sont discutés dans ces deux tribunes. Jocelyne Porcher aborde cette question à travers les différentes interactions entre l'homme et l'animal et s'intéresse plus particulièrement aux conflits qu'elles entraînent. Joël Priolon replace la question au centre des préoccupations des besoins alimentaires de l'homme en s'appuyant notamment sur quelques éléments d'histoire économique et d'histoire de l'agriculture. *Économie rurale* a peu abordé ce thème et offre à ses lecteurs deux visions différentes de la question (NDLR).

- 1 Le « bien-être animal » suscite des passions contradictoires. Miroir d'une demande sociale volatile, problématique scientifique sans concept, fourre-tout philosophique et anthropologique, bouc émissaire d'éleveurs en mal de reconnaissance, colifichet moral de consommateurs à l'étroit dans leur manteau de carnivore, le bien-être animal est-il l'enfant maudit de la protection animale, biberonné par les filières industrielles, les biologistes et les économistes, le symptôme glacé d'un anti-humanisme animalitaire, le regard affligé des animaux domestiques contemplant Caïn au travail, ou un ensemble de tous ces éléments articulés de façon aléatoire ?
- 2 L'hypothèse que je voudrais défendre ici est que le bien-être animal est effectivement un ensemble d'objets disparates non reliés entre eux, mais qui produisent des effets convergents et ont pour conséquence d'occulter la question du travail dans les productions animales. Après un rappel des conditions historiques d'émergence du « bien-être animal » et de son traitement par les biologistes et les comportementalistes, j'étudierai l'usage apparemment conflictuel que font du bien-être animal les associations de protection animale et les filières industrielles en m'intéressant à ce que produit *in fine* cette confrontation du point de vue de la réglementation et de l'évolution des systèmes de production. J'aborderai ensuite de façon critique les points

de vue différenciés qui font des *welfaristes* et des défenseurs des animaux des « saboteurs » de l'humanisme. Je proposerai en conclusion de considérer la problématique des conditions de vie au travail des êtres humains et des animaux dans les productions animales comme un enjeu primordial pour les sciences sociales en tant qu'elle introduit une rupture avec la dynamique d'industrialisation de l'élevage qui a été imposée aux éleveurs autant qu'à nos concitoyens depuis plus de 150 ans.

Bien-être animal et adaptation : un héritage expérimental

Adaptation des animaux

- 3 La problématique du bien-être animal émerge en France à partir des années 1970-1980 en tant que réponse scientifique aux critiques éthiques, économiques et sociales faites alors aux systèmes d'élevage industriels à la fois par des associations de protection animale, soutenues par le « grand public » informé, par certains scientifiques (vétérinaires, économistes, sociologues) et par une partie des professionnels eux-mêmes. À la suite de l'évolution du traitement de ces questions en Grande-Bretagne, la critique complexe des systèmes industriels, à l'origine rattachée aux conditions de travail autant qu'aux conditions de vie des animaux, est rapidement réduite à un problème d'adaptation des animaux à ces systèmes posé aux seuls biologistes¹. Le volet humain des critiques, porté par les sociologues et les économistes qui s'intéressaient à la souffrance générée par les processus d'industrialisation et à la pertinence économique à long terme de ces systèmes, est évacué. Le bien-être *animal*, comme son nom l'indique, ne s'intéresse qu'à l'animal, de fait à l'*organisme animal* en tant que système biologique, et plus précisément à ses capacités de résistance au stress. C'est en effet la thématique du stress qui mobilise les chercheurs et les filières de productions animales car le stress est préjudiciable à la productivité du travail et à la qualité des produits. Arguant des difficultés de conceptualisation scientifique d'un objet comme le « bien-être animal », les biologistes et les zootechniciens font état de leur véritable objet de recherche, l'adaptation des animaux aux systèmes industriels, – et non pas l'adaptation des systèmes aux animaux. Pourtant, c'est au nom du « bien-être animal » que sont financés ces projets de recherche sur l'adaptation et c'est également dans ce même registre que les chercheurs rendent compte de leurs recherches.

Adaptation des travailleurs

- 4 L'objectif d'adaptation ne concerne pas seulement les animaux mais également les travailleurs. Ainsi, dans le cadre des recherches sur les effets des interactions entre êtres humains et animaux sur le bien-être animal (peur et stress), ce fil adaptatif est frappant. De nombreux travaux visent à définir, du point de vue du rapport aux animaux, les caractéristiques du travailleur adapté aux systèmes industriels². On notera que la recherche de modélisation de « l'effet-éleveur » n'est pas récente. Elle était déjà l'une des préoccupations des pionniers de la zootechnie qui cherchaient à prendre en compte les « aptitudes personnelles », les « prédilections » des éleveurs pour les animaux en tant que facteurs de productivité.

- 5 L'imbrication implicite du bien-être animal et du management est notamment repérable dans le vocabulaire des chercheurs. Les communications scientifiques mêlent en effet des éléments de vocabulaire d'au moins deux mondes, celui de l'élevage (l'éleveur, le travail, les animaux d'élevage) et celui de l'expérimentation (l'animalier, l'expérimentateur, le soigneur, les tâches, l'animal de laboratoire), ce qui induit une confusion des métiers (l'expérimentateur, le soigneur et l'éleveur deviennent interchangeables) et ce faisant une complète occultation du travail réel en élevage.
- 6 Je voudrais m'arrêter sur ce terme de « soigneur » (traduction de l'anglais *caretaker*) fréquemment utilisé dans les communications en français qui rendent compte de ces travaux. Le soigneur semble désigner un modèle d'éleveur, l'expérimentateur (*handler*), mais souvent également l'animalier qui, lui, est supposé être neutre d'un point de vue expérimental. Le contexte usuel d'usage du terme « soigneur » renvoyant au monde du sport (à la boxe ou aux chevaux), aux zoos ou à l'entretien des animaux de compagnie, il est pourtant très détaché des représentations de l'élevage des bovins, des porcs ou des volailles. Et si un soigneur d'animaux de zoo peut revendiquer d'être éleveur³, l'inverse est encore plutôt rare⁴.
- 7 L'usage du terme « soigneur » témoigne à mon sens, d'une part, d'une distance culturelle aiguë entre le monde de la recherche sur le bien-être animal et celui de l'élevage et, d'autre part, d'une filiation durable de la représentation de l'élevage comme travail d'exécution défini par d'autres dans un cadre expérimental. Dans ce hors champ du travail réel, du point de vue des filières de production, le bien-être animal, qu'il vise à adapter l'animal ou l'être humain, est un élément contemporain des procédures industrielles de productions animales.

Eurogroup for animal welfare⁵ vs lobby agro-industriel des productions animales

- 8 Le traitement scientifique de la question du bien-être animal conduit à une normalisation du travail dans les productions animales. La définition même de ces normes est le résultat du rapport conflictuel qui oppose au niveau européen, par-delà les différences historiques et anthropologiques entre pays du Nord et pays du Sud, les lobbies de la protection animale à ceux de l'agro-industrie des productions animales, supposés pour les premiers parler au nom de nos concitoyens sensibles à la condition animale et en faveur des animaux, et pour les seconds au nom des éleveurs et des consommateurs, et en faveur de l'élevage.
- 9 Mais ces porte-parole ont-ils réellement en vue les intérêts qu'ils prétendent défendre ? Considérant l'évolution actuelle des productions animales, la concentration des systèmes de production, la pression à la compétition exercée sur les éleveurs et sur les salariés, l'appropriation de la thématique du bien-être animal par les filières industrielles qui va de pair avec un traitement sans compassion d'animaux d'élevage traités en masse, aussi bien par les filières de production que par les pouvoirs publics, on peut en effet s'interroger, soit sur l'efficacité, soit sur les objectifs respectifs de ces groupes de pression. Sont-ils du reste aussi opposés qu'ils en ont l'air ?

Professionnels et agro-industrie : pour l'élevage ?

- 10 Si le lobby agro-industriel qui défend les intérêts des filières à Bruxelles prétend, via la presse agricole, et avec la virilité qui s'impose, œuvrer dans l'intérêt des éleveurs, les résultats obtenus et l'évolution des systèmes laissent peu de doutes sur les intérêts réellement servis dans cette confrontation. Prenant acte, à l'inverse des défenseurs des animaux, des rapports affectifs qui persistent entre les animaux d'élevage et nos concitoyens, et de la sensibilité que nous gardons face à la souffrance *visible* des bêtes, les filières industrielles, à l'appui d'innovations bien-être animal générées par la recherche sur ce thème, communiquent sur la légitimité des systèmes industriels vis-à-vis des animaux et incitent les éleveurs (rémunération à l'appui) à ouvrir leurs élevages en leur fournissant le discours qui convient. Ce que le lobby agro-industriel défend à Bruxelles, ce ne sont pas les intérêts des éleveurs (dont le plus immédiat est de survivre) mais le maintien des éléments les plus essentiels à la poursuite, ici ou ailleurs, de l'industrialisation de l'élevage (caillebotis, division du travail, spécialisation des êtres humains et des animaux, concentration des structures, filières verticales...). Ce faisant, les filières travaillent à un bien-être animal rentable dans le cadre des productions animales industrielles. Les stratégies scientifico-économiques et communicationnelles de McDonalds sur cette thématique montrent qu'effectivement « bien-être animal » et « industrie de la viande » ne sont pas incompatibles. McDonalds s'est ainsi doté d'un « Conseil Bien-être animal » dans lequel figurent des scientifiques du comportement animal reconnus (dont Temple Grandin, notamment connue pour ses travaux sur le comportement des animaux en abattoirs).

Protecteurs et défenseurs des animaux : pour les animaux ?

- 11 Le lobbying des associations de protection animale conduit indéniablement, à court terme, à améliorer les conditions de vie des animaux dont la maltraitance devient ou est en passe de devenir un enjeu économique (les conditions de vie des veaux de boucherie constituent par exemple un frein à la consommation dès lors que ces conditions de vie sont connues des consommateurs ; l'élevage des veaux en groupe permet *a contrario* de communiquer sur le « bien-être »). On peut penser de plus que les transformations du travail induites par les nouvelles procédures (élevage en groupe des truies ou des veaux) produisent des changements positifs de représentations du travail, comme on peut le constater par exemple en agriculture biologique. C'est bien en effet l'exercice du travail réel qui nous en fait construire les représentations. Le bien-être des animaux serait amélioré d'une part du fait de la réglementation elle-même (interdiction des truies gestantes en cage, promotion des systèmes d'élevage plus respectueux des animaux) mais également du fait des transformations induites et appropriées du travail par les éleveurs et les salariés.
- 12 Mais, sans entrer dans les détails de ce qui nécessiterait un plus long développement, on remarquera que la majeure partie des associations de protection animale ont considérablement radicalisé leurs positions, non seulement vis-à-vis des systèmes industriels, ce que l'on attend d'eux en effet compte tenu de la dramatique situation des animaux d'élevage dans ces systèmes, mais également vis-à-vis de l'élevage dans son ensemble et en tant que tel⁶. De *protecteurs* des animaux, de nombreuses associations sont devenues *défenseurs* des animaux. Du parler « en faveur de », elles sont passées au « parler pour » (à la place de)⁷. Le cadre théorique implicite qui sous-tend cette

évolution est celui de la « libération animale » développé par le philosophe Peter Singer. Au nom de l'anti-spécisme, les défenseurs des animaux revendiquent la « libération » des animaux, c'est-à-dire, entre autres, l'arrêt des activités d'élevage. Ce courant, parce qu'il affiche un rapport politique à la question animale, séduit apparemment un certain nombre de nos concitoyens et notamment une part croissante de scientifiques et d'intellectuels (que cette filiation soit explicite ou non). Les analyses de Singer à propos de l'élevage sont pourtant particulièrement légères : an-historiques, a-politiques, dés-affectivées (Singer affirme que ce n'est pas par « amour » des animaux qu'il soutient ses théories -est-il un pur esprit ?), décontextualisées, elles se réduisent à un discours utilitariste, à une comptabilité du vivant dont il faudrait optimiser le bilan (un enfant handicapé mental vaut-il plus ou moins qu'un singe intelligent ?) et dans laquelle les animaux comme les êtres humains peuvent aisément passer en pertes et profits. *Eurogroup for animal welfare* porte l'empreinte de ces théories.

- 13 Le rapport conflictuel entre ces lobbies conduit donc *in fine* à rendre l'élevage – et non pas seulement les productions animales industrielles – de plus en plus difficile non seulement à pratiquer⁸ (par la législation) mais tout simplement à penser (par les « libérateurs » des animaux). Considérant en effet que la production de normes qui encadrent de façon de plus en plus lourde les activités d'élevage résulte, d'une part, de travaux scientifiques expérimentaux très éloignés du réel du travail en élevage et, d'autre part, d'associations – de protection animale ou de consommateurs –, globalement ignorantes du sens et des réalités des activités d'élevage, et enfin d'industriels décidés à faire perdurer le système existant, on comprend que les textes européens ne portent plus aucune critique de fond des systèmes industriels, mais reprennent au contraire à leur compte, pour le rendre socialement acceptable, le monde industriel qui les porte. Ainsi est-il déjà noté dans le Protocole d'amendement à la convention européenne sur la protection des animaux dans les élevages du 6 février 1992 : « *L'élevage naturel ou artificiel, ou les procédures d'élevage qui causent ou sont susceptibles de causer des souffrances ou des dommages à tout animal en cause ne doivent pas être pratiqués ; aucun animal ne doit être gardé à des fins d'élevage à moins que l'on puisse raisonnablement s'attendre, sur la base de son phénotype ou de son génotype, à ce que cet animal puisse être gardé sans qu'il puisse y avoir d'effets néfastes sur sa santé ou son bien-être* ». On peut remarquer la distance qui existe entre le vécu subjectif des personnes dans le rapport de travail avec les animaux et le discours réglementaire qui prétend l'organiser, mais également la primauté industrielle (le primat de la génétique sur le lien et l'acceptation anticipée des biotechnologies) de la législation européenne⁹.

Les sciences humaines contre « l'animalitaire¹⁰ »

- 14 Face à ce qui apparaît comme une dérive de la protection animale et une entreprise anti-humaniste, voire terroriste¹¹, le souci de certains zootechniciens et chercheurs en sciences humaines, à l'instar de ceux des sciences « de la nature », semble être de repousser l'anthropomorphisme, c'est-à-dire la propension à attribuer aux animaux des réactions humaines, aux extrêmes confins de la pensée et du sentiment. L'objectivité (l'étude *objective* du bien-être animal) repose sur cet éloignement. Pour se concentrer sur la raison et sur le noyau dur des faits (la mesure, la comparaison, la statistique), la vraie science doit évacuer la sensibilité, occulter l'affectivité, annihiler l'empathie. Face à l'évolution de la réglementation européenne évoquée plus haut, et qui tend effectivement à rendre l'élevage impossible à pratiquer, à l'instar des chercheurs des

« sciences dures » et pour défendre les activités d'élevage sans céder à l'anthropomorphisme des « prophètes du bien-être animal¹² », certaines associations se revendiquent aujourd'hui d'une protection animale non anthropomorphique¹³.

- 15 Mais l'anthropomorphisme est-il le véritable enjeu ? Est-ce parce que je sens, à la façon de Montaigne, une véritable parenté entre moi et les animaux qui me sont les plus proches, i.e. du point de vue social, les animaux domestiques, que je dois revendiquer systématiquement pour eux des droits et m'interdire de faire de l'élevage ? Non. L'accusation d'anthropomorphisme que se jettent à la face comme un chiffon rouge les parties en présence est un non-sens. Ce n'est pas l'anthropomorphisme qui fait problème dans le fait que la législation européenne de la protection animale tend à ne considérer l'élevage que dans le champ industriel ; que les scientifiques et les techniciens du bien-être animal semblent oublier que les animaux d'élevage ne sont pas des enfants : qu'un cochon à qui on offre des jouets dans son univers bétonné de vide préférerait sans nul doute se coller à une racine d'arbre dans une prairie à l'herbe bien drue ; qu'un grand nombre de nos concitoyens se représentent leur vétérinaire comme un pédiatre. C'est le sens qui fait défaut, ce sens de la relation entre êtres humains et animaux domestiques qui a été détruit par le processus d'industrialisation de l'élevage. Les paysans du siècle dernier ou les éleveurs d'aujourd'hui en France qui appellent Alfred, Chéri ou Roxane leurs animaux, qui leur mettent des cloches ou des rubans, qui pleurent s'ils sont malades ou s'ils doivent les réformer, sont-ils anthropomorphes ? Sans nul doute, et à leur corps défendant parfois, tout leur discours empli d'analogies en témoigne. La majorité des éleveurs sont convaincus que leurs animaux sont intelligents, qu'ils ont des émotions, qu'ils comprennent leurs éleveurs et bien plus encore qu'ils les aiment, et qu'éleveurs et animaux partagent un monde commun. C'est pour ces raisons précisément qu'un grand nombre d'éleveurs font de l'élevage et que nos concitoyens se précipitent au Salon de l'agriculture pour caresser les animaux.
- 16 L'anthropomorphisme est le symptôme, il n'est pas la maladie. Et si le symptôme met en évidence de l'affectivité en excès, de l'indifférence dans l'offense et de l'ostentatoire dans l'excuse¹⁴, la maladie montre au contraire une béance profonde de la sensibilité dans notre rapport au monde vivant. Que les bêtes domestiques nous retiennent de devenir des êtres dont le cœur se laisserait complètement forclure interroge surtout à mon sens, d'un point de vue philosophique et anthropologique, notre capacité à être humain sans les animaux.

Conclusion

- 17 Entre « libération animale » et productivité, le bien-être animal conduit donc à normaliser, à standardiser et à bio-technologiser le travail dans les systèmes industriels et intensifiés, et ainsi à le pérenniser en le rendant socialement acceptable. Le bien-être animal, du fait de son articulation implicite avec la recherche d'une productivité croissante du travail, occulte en fait la pensée du bien-être des animaux en élevage et du sens de notre relation dans le travail. Ainsi que l'expriment des éleveurs : qu'est ce qui fait plaisir aux vaches ? brouter de l'herbe d'une prairie pleine de plantes variées, ruminer à l'ombre du soleil... ; qu'est-ce qui fait plaisir aux cochons ? creuser la terre, se rouler dans l'herbe ou dans la boue, faire la sieste avec des congénères... Ce qui fait plaisir aux animaux, ce qui leur procure du bien-être, nous l'ignorons d'autant moins

que nous y sommes parfaitement sensibles, tout autant que nous pouvons l'être à leur souffrance. Parce que l'élevage est une rencontre d'émotions où se mêlent précisément plaisir et souffrance. Le bien-être d'un troupeau pâture dans le soir d'été qui tombe, la joie d'une troupe de jeunes cochons se poursuivant dans un pré, sont des émotions que nous partageons dans l'instant même avec les animaux. Nous ne sommes pas seulement contents pour eux, nous sommes contents avec eux. En veillant à leur bien-être, nous nous permettons d'en éprouver aussi ; « *On fait un métier pourquoi, pour gagner sa vie, mais aussi pour avoir des plaisirs* », dit un éleveur.

- 18 La capacité d'envisager le bien-être des animaux en termes de plaisir repose sur la prise en compte de rationalités du travail en élevage autres qu'économiques, aussi importantes que la production et la rentabilité nécessaires à la survie de l'exploitation. Du point de vue de la recherche sur le bien-être animal, il paraît nécessaire de prendre en compte ces rationalités du travail, largement mises en avant par de nombreux éleveurs, notamment en agriculture biologique. Le travail avec les animaux ne sert pas qu'à produire et générer un revenu, il sert à vivre, i.e. à construire un rapport à la vie épanouissant et structurant qui puisse être partagé par nos concitoyens.
- 19 S'intéresser au bien-être des animaux d'élevage, c'est d'abord interroger leurs conditions de vie et les conditions de travail dans les différents systèmes de production. Qu'est-ce que le système permet aux animaux ? Qu'est-ce qu'il leur permet de produire, de ressentir, de faire ressentir ? À quelles conditions, un système *sensible* peut-il être rentable pour l'éleveur et la collectivité dans laquelle il s'inscrit – et cela aux différents niveaux de cette collectivité ?
- 20 Le « bien-être animal » n'existe pas, on s'en doute. Mais, dans la perspective d'un élevage durable en France, les sciences sociales peuvent contribuer à mettre au jour les conditions de possibilités de nouveaux modes d'élevage respectueux des êtres humains et des animaux qui permettraient de rompre avec la dynamique d'industrialisation de l'élevage amorcée depuis 150 ans. La question du travail, prioritaire à mon sens dans cette perspective, permet d'interroger non seulement le sens et les contenus du travail en élevage, le bien-être et la santé des êtres humains et des animaux, mais également le statut de l'animal d'élevage et ses conduites au travail, la relation entre êtres humains et animaux dans le travail, la place de la mort des animaux dans le travail... autant d'objets de recherche susceptibles d'intéresser non seulement les chercheurs, mais également les éleveurs et nos concitoyens, qui n'ont peut-être pas tous, comme les Suisses, « une vache dans la tête », mais sans doute au moins un animal à la maison.

NOTES

1. . Cf. Robert Dantzer, Comment les recherches sur la biologie du bien-être animal se sont-elles construites ? In Florence Burgat, Robert Dantzer (dir.) « Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ? » INRA Editions, 2001, p 84-104.

2. . Cf. Hemsworth P. H., Coleman G. J. Human-livestock Interactions : the stockperson and the productivity and welfare of intensively farmed animals. Wallingford, UK : CAB International, 1998.

3. . Chris Hertzfeld. Les grands singes font-ils des noeuds ? Mémoire de maîtrise en philosophie, dirigé par B. Bensaude-Vincent, Université Paris X, Nanterre, 2003-2004.
4. . On notera que la fonction de soin, centrale dans les représentations du travail du point de vue des éleveurs, est intégrée dans le mot même d' « éleveur ». Elever des enfants ou des animaux, c'est à la fois prendre soin, éduquer, former... De ce point de vue, la « care theory », issue du féminisme anglo-saxon, ne manque pas d'intérêt pour analyser la fonction intime et sociale du travail en élevage. Cf. Janel M. Curry. Care Theory and « Caring » Systems of Agriculture. Agriculture and Human values, 2002, 19, p. 119-131.
5. . Eurogroup for animal welfare, créé en 1980, est un regroupement d'associations européennes de protection animale dont l'objectif est d'agir au niveau de la réglementation européenne via des activités de lobbying.
6. . Je fais une distinction très nette entre « l'élevage » qui renvoie à un rapport social millénaire avec les animaux domestiques autant qu'à des activités productives, et les « productions animales » qui sont apparues avec la société industrielle et subissent les évolutions de n'importe quelle autre industrie. L'élevage et les productions animales appartiennent à mon sens à deux mondes ontologiquement différents.
7. . Cf. V. Despretet, J. Porcher. Anim. d'élev. rech. porte-parole et plus si aff. Les animaux d'élevage sont en voie de disparition. Cosmopolitiques, « Cette violence qui nous tient », Editions de l'Aube/Cosmopolitiques, 2002, n° 2, p. 74-90.
8. . Cf. Jean-Pierre Digard Le « bien-être » du cheval entre zootechnie, philosophie et anthropologie. 30^e journée d'étude des Haras Nationaux, 2004, p. 117-122.
9. . Voir J. Porcher Bien-être animal et travail en élevage. INRA Editions/Educagri Editions, 2004.
10. . J'emprunte ce terme à Jean-Pierre Digard (op. cit.)
11. . Cf. Paul Aries. Libération animale ou nouveaux terroristes. Les saboteurs de l'humanisme. Editions Golias, 2000.
12. . Cf. Note 8.
13. . Cf. le premier point des objectifs affichés de l'association Pronatura France : « La fédération ProNatura France a pour objectifs : de fonder une protection animale et végétale sur des bases non anthropomorphistes ». Voir <http://pronaturafrance.free.fr>
14. . Cf. La cérémonie d'hommage rendu aux poulets abattus pour cause de peste aviaire au Japon, (Le Monde du 6 mai 2004).

AUTEUR

JOCELYNE PORCHER

Institut national de la recherche agronomique, Sciences pour l'Action et le Développement,
Conservatoire National des Arts et Métiers-Lpta